

# Entamer le récit... : à propos des ouvertures de Jean-Marc Lovay

Autor(en): **Paccolat, Jean-Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **6 (1984)**

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253474>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ENTAMER LE RÉCIT...  
A PROPOS DES OUVERTURES DE JEAN-MARC LOVAY<sup>1</sup>

A Pierre-Martin

Celui qui critique ou repousse le jeu,  
est déjà entré dans le jeu.

Maurice Blanchot<sup>2</sup>

Chez la plupart de ses lecteurs et même parmi les plus avisés, les trois récits de Jean-Marc Lovay ont incontestablement fait surgir un sentiment de stupéfaction. Celui que Chessex qualifia de « faune brutal et raffiné tombé des Alpes Valaisannes »<sup>3</sup> provoquait cet inquiétant ébranlement par une écriture saturée d'énigme, indécidable, propre à rendre aléatoire l'acte même de lire.

Innombrables furent les lecteurs médusés qui éprouvèrent la sensation d'être mis au défi et qui finirent, cédant sans doute à l'irritation voire à l'indignation, par lâcher prise. De fait, un critique parisien pouvait légitimement constater que ces « livres ne ressemblent à rien dans le paysage littéraire du moment »<sup>4</sup>. Comment capter en effet ce flux langagier qui rappelle un délire à demi contrôlé? Comment lier, relier les mailles d'un texte que mille forces centrifuges s'acharnent à délier et déchirer? Un lecteur averti affirme en tout cas que « *Les Régions céréalières* exercent ce qu'il faut appeler un effet de fascination assortie de répulsion »<sup>5</sup>; la lecture du *Baluchon maudit* achevée, il ne reste à un autre qu'un « souffle poétique qui laisse en état d'ébriété »<sup>6</sup>; un récent commentateur reconnaît enfin que *Polenta*, dernier récit paru mais antérieur aux deux précédents, « se lit dans la déroute devant la surrection d'une langue étrange et familière »<sup>7</sup>.

Si lire un tel texte ne manque pas de conduire à l'échec, au moins partiel, si puiser dans ces récits épuise la capacité de certains lecteurs, ne serait-il pas souhaitable de tenter l'appréhension de quelques-uns de ces mécanismes dissuasifs, générateurs d'opacité? Mon propos voudrait en tout cas se limiter à ceci: non pas réclamer du sens voire l'imposer, non pas se livrer à une lecture intégrative mais plutôt, à la suite de Shoshana Felman, « lire à partir de l'illisible », se demander « comment l'illisible signifie »<sup>8</sup>.

On sait l'importance des débuts de roman: l'ouverture d'un

récit constitue à la fois un espace matriciel et un lieu stratégique... Ce sera donc la manière d'«entamer» le récit qui retiendra mon attention : considérer comment Lovay entame son récit, l'engage et l'amorce, équivaut à observer de quelle façon il commence à l'exécuter, à lui porter atteinte, à le souiller peut-être...<sup>9</sup> Et les premières pages des *Régions céréalières* suffiront à le montrer.

Déroute? Tout commence pourtant par une indication de genre qui ne peut que conforter le lecteur. Le sous-titre «roman», première indication métalinguistique, constitue pour celui-ci un horizon d'attente bien balisé. En pays connu, il pense aborder un texte dont la détermination, immédiatement, alerte en lui une série de compétences linguistiques, culturelles, idéologiques. Pas d'écart jusque-là : un «pacte de lecture»<sup>10</sup> est établi. De surcroît, une deuxième indication métalinguistique relaie alors la première : en guise d'exergue, une citation d'un récit de Thomas Bernhard intitulé *Perturbation* :

Le salut se trouve là où nous n'allons pas parce que nous ne pouvons en revenir.

Cet énoncé référentiel est pourtant comme miné par sa formulation paradoxale ; et l'affirmation paraît encore plus surprenante si l'on connaît un peu l'œuvre de Bernhard, lui qui avouait récemment : «Ce qui me pousse à écrire, c'est tout simplement le goût du jeu»<sup>11</sup>. Cet exergue, on le voit, confirme certes une pratique, un code esthétique ; pourtant, en creux et insidieusement, une érosion semble déjà à l'œuvre. Ne faut-il pas voir là l'indice emblématique de l'écriture de Lovay, qui donne pour mieux ravir, qui trace mais efface aussitôt ? Le lecteur, en ce point, n'est-il pas déjà entré dans le jeu perfide de la ruse, de la diabolie ?<sup>12</sup>

Mais il est temps d'aborder le récit proprement dit.

Significativement, celui-ci s'ouvre par une citation, étrange, comme si l'origine du texte ne pouvait être qu'un autre texte, sa doublure, comme si la fiction tissait déjà sa propre archéologie. Et quelle déconcertante citation ! son contenu est pour le moins insolite et l'on ne sait trop au juste ce dont il est question : après-coup seulement le lecteur saura que *elle*, «menue ou grosse, ronde ou plate, grande ou petite», représente une «patate» ! Tirée d'un «ouvrage» intitulé : «La Régence de la patate menacée habilement», cette citation fictive opère d'emblée, sur le mode parodique, un brouillage. Le sens est parasité. La pratique citationnelle que Philippe Hamon classe, au même titre que l'indicateur de genre, parmi les «appareils métalinguistiques»<sup>13</sup> semble ici pervertie<sup>14</sup>. Elle ne fonctionne pas d'une manière canonique dans la mesure où

elle sème, comme chez Borgès, l'inquiétude et le désordre, où elle n'opère pas «l'inclusion euphorique du lecteur dans un espace de savoir partagé»<sup>15</sup>.

Mais qui donc produit le récit? L'instance narrative apparaît soudain, éphémère, en première personne («mon travail») dans le premier paragraphe, mais pour disparaître aussitôt dans l'impersonnel et l'anonymat («il avait été difficile de...»). Qui donc est aux commandes de ce récit? de ce récit qui en outre ne nous donne aucune indication spatiale et qu'une faible information temporelle: «ce fut justement l'étude de cette période qui précipita mon travail dans une phase nouvelle». Or, on l'a dit, c'est le propre d'un discours illisible d'omettre «de se dater, de se donner une temporalité en bonne et due forme avec chronologie et diégèse s'il a charge de raconter des faits»<sup>16</sup>. De cette «période de trouble», aucune explication non plus de type causal... Décidément, le trouble est inaugural.

Rédigée sur le mode impersonnel, la séquence qui suit me semble intéressante parce qu'elle propose la série d'affirmations que voici:

1. «il avait été difficile de maintenir entre toute action et son moteur une moindre relation»,
2. «les gestes empruntés (...) à d'autres modèles n'atteignaient plus en rien les résultats voulus»,
3. «quelques conflits d'idées (...) ne parvinrent pas à brouiller l'éphémère désordre du moment»,
4. «la période était devenue étrangement présente»,
5. «la notion de territoire (...) s'enfonçait dans le marécage de choses jamais expliquées».

Le lecteur assiste ici à l'émergence d'une isotopie: des signifiés (non-relation/absence de résultats/conflits/brouillage/désordre/-inexplicable) sont agencés par une opération relationnelle de mise en équivalence, l'un des «processus de désambiguïsation»<sup>17</sup>: on a soudain l'impression de tenir des éléments en rapport de congruence, de lire ce qui a été lié<sup>18</sup>... Or, à y regarder de plus près, cette série de redondances d'unités intérieures au récit n'amène qu'à une très faible sémantisation de ce dernier. La coagulation de la signification est, une fois de plus, un leurre, car le propos de ces affirmations successives est: 1) de nier le principe de causalité, 2) de nier l'idée de finalité, 3) de souligner l'idée de conflit, de brouillage, de désordre, 4) d'insister sur l'étrangeté, 5) d'affirmer, par le heurt de l'abstrait et du concret notamment, le règne de l'incompréhension... Ainsi donc la «loi de solidarité» qui, selon Barthes, caractérise le texte lisible<sup>19</sup> en regroupant les notations et les «élé-

ments affinitaires»<sup>20</sup>, en jugulant la dispersion du sens, cette loi se vérifie ici au global seulement : en effet, au local, chaque proposition piège la logique du sens et maintient l'opacité de la fonction informative. Et le travail de la lecture, pourvoyeur de cohésion et de sens, est ainsi déjoué par la prolifération ludique d'éléments déceptifs.

La suite du texte va confirmer cette perversité d'un récit qui, au fur et à mesure de son avancée, efface les points de repère. Se jouant de lui-même, le récit ne cesse de dérober le sens, laissant le lecteur dans le désappointement : «le récit refuse d'énoncer une quelconque vérité narrative, prenant le contre-pied de ce que l'on s'attend à lire»<sup>21</sup>. Voici pourtant que le texte prétend vouloir neutraliser ce vide sémantique :

Peu après les premières manifestations difficiles, l'Association des silos à patates faisait publier une étude. *Il suffit d'une brève lecture de l'introduction pour entrevoir* toute la portée de ces événements agricoles. (Je souligne).

On promet donc une éclaircie du sens, en opérant un renvoi explicite à la première citation. De plus, cet énoncé explicatif et organisateur introduit aussitôt une seconde citation qui, à son tour, cultive le non-sens, la dissociation et l'anacoluthie :

Lorsque la distance subtile entre le maître agricole et son outillage, et ses lieux de labour, et ses clientèles aura diminué, il sera possible de connaître enfin le moindre geste dissocié de son but lui-même et de mettre ainsi fin à l'épouvantail de la famine. En supprimant les assurances-vie des producteurs de blé à petit rendement, l'idée de la mort se transformera dans nos complexes fermiers, et seule l'image d'une mort libératrice atteindra nos membres fatigués déjà dans le jeune âge.

Cette seconde citation opère elle aussi l'éparpillement des signifiés et l'amplifie même : le renvoi, le rappel brouillent plus qu'ils n'explicitent. Pas plus que les personnages ou les objets mentionnés la citation n'a de fonction «cybernétique»<sup>22</sup> : elle ne fait nullement circuler de l'information. Même la double articulation logique («lorsque.../il sera possible de... ; en supprimant.../l'idée de mort se transformera...») se liquéfie dans le paradoxe, dans l'ambiguïté et ne conduit dès lors nulle part.

Mais il y a plus encore. La référence de cette seconde citation fictive donne à penser : «Le Cas de conscience des agriculteurs menacés par la pénurie des motivations». Ne faut-il pas lire, considérer la formule «pénurie des motivations» comme un énoncé métalinguistique à rebours, qui n'engendre aucun gain de lisibilité mais «dénonce» au contraire l'arbitraire radical du récit ? Le lec-

teur s'est jusqu'ici trouvé confronté en effet à une «pénurie de motivations»: le récit demeure farouchement arbitraire dans la mesure où la fonctionnalité des éléments qui le constituent «se dissimule sous un masque de détermination causale»<sup>23</sup>. Dans cette ouverture des *Régions céréalières*, tout un appareil fait semblant d'assurer un minimum de lisibilité, fait semblant de joindre des énoncés par cette «colle logique»<sup>24</sup> qui assure la lisibilité d'un texte. Rien pourtant n'arrache le récit au vertige de ses possibles, rien ne freine l'arbitraire de son expansion, d'une expansion désastreuse pour le lecteur qui, à ce stade de la lecture, serait encore soucieux de cohérence et de vraisemblance. Au point de pouvoir parodiquement transformer ainsi cette référence: «Cas de conscience des *lecteurs* menacés par la pénurie des motivations»...

Car ce n'est pas tout. Cette citation est signée: «Kalak». Impossible de ne pas lire dans cette signature le sceau d'un simulacre. Si la citation a habituellement pour fonction de différencier deux niveaux de langage (un langage-objet dont il est parlé, et un métalangage, dans lequel il est parlé du premier)<sup>25</sup>, qui ne voit, dans le cas présent, que s'effondre la valeur d'échange de la citation. Sa fonction s'effrite un peu plus encore sous l'effet excavateur de cette signature-palindrome: Kalak. N'y-a-t-il pas là l'indice d'une expropriation du propre? Et ce palindrome, en qui se combinent l'effet de signature et l'étrangeté onomastique, n'appartient-il pas lui-même à la typologie des indices de l'illisibilité, au même titre que l'équivoque, l'anacoluthie, l'anagramme, le métalogisme, le paradoxe, la parodie, etc<sup>26</sup>...?

S'agit-il de poursuivre encore cet examen linéaire et progressif de l'ouverture des *Régions céréalières*? Ce n'est peut-être pas nécessaire dans la mesure où la suite du récit confirme ce même mécanisme déroutant: faire semblant de produire des indices de cohérence, livrer à la soif intégrative<sup>27</sup> du lecteur un certain nombre de redondances qui, de fait, n'ouvrent pas l'accès au sens mais augmentent l'ambiguïté et l'équivocité. D'une manière générale, ce ne sont pourtant ni le bouleversement syntaxique, ni l'usage d'un idiolecte excessif ou hermétique qui opposent résistance au lecteur. Le récit dispose, pour ce faire, de bien d'autres atouts; il peut par exemple:

- soudainement proposer des énoncés inattendus provoquant ainsi de brusques ruptures sémantiques,
- mimer et parodier le principe de causalité, comme s'il s'agissait d'une sorte de causalité vide,
- simuler perfidement le syllogisme ou l'argumentation logique,

- laisser planer le doute sur le destinataire du récit,
- faire basculer, au moyen par exemple de l'hyperbole ou au contraire de l'ellipse, une description réaliste dans un onirisme échevelé, etc...

Impossible ici de faire l'analyse de ce jeu cruel que le récit met en scène. Car le texte de Lovay est toujours tiraillé par une force centrifuge : piège constant pour le lecteur, il échappe « au cercle où tout se tient »<sup>28</sup> et multiplie les facteurs de « perturbation » — pour reprendre le titre de Thomas Bernhard cité en exergue.

L'isotopie la plus insistante qui, du reste, se dégage de ce début de roman est celle du désastre : « trouble, désordre, paralysie, crise, échec, saccage, conflit, querelle, dissociation, dissection »... Cette ouverture, qui brosse l'insolite tableau économique d'une insituable société, entame surtout l'économie (habituelle) du récit. Ce trouble initial est surtout celui d'un texte menacé par une illisibilité que le lecteur a du mal à conjurer. « Écriture du désastre », crise du récit, désarroi du lecteur... Cette analyse, il faudrait bien entendu la répéter à propos d'autres récits de Lovay. Elle montrerait combien ceux-ci visent, par des modalités narratives différentes ou parallèles, à la déstabilisation du lecteur, confronté à un flux inhabitable de signes peu soucieux de transitivité sémantique. Et si les premières pages de *Polenta* sont placées sous l'empire de la terreur, de la maladie, de l'obsession, du meurtre, celles du *Baluchon maudit* donnent quant à elles l'image d'un univers incendié, d'un « monde éreinté ». L'écriture de Lovay ne fait-elle pas précisément table rase et ne donne-t-elle pas l'image de la terre brûlée ? :

A la fin d'une nuit d'hiver je rentrai vers la cabane qui abritait ma couchette et mon atelier de cordonnier, et une lueur rouge montait vers le ciel. L'atelier où j'avais été heureux depuis le début des temps finissait de brûler. Je me cachai derrière un rocher et regardai ceux qui avaient essayé d'éteindre le feu se passer mon cochon calciné. Ils discutaient du meilleur morceau à se partager, et moi je me disais : « Les souffrances de mon cochon se retrouveront un jour dans mon corps. » Des silhouettes s'éloignèrent et j'entendis encore crier :

- Il a mis le feu ! c'est le cordonnier soûl qui a mis le feu !
- Je m'approchai des braises et je vis le monde éreinté, cassé.

Lieu stratégique, l'ouverture place en fait le récit sous le signe d'une radicale gratuité, à laquelle se serait déjà familiarisé quelque peu le lecteur de Beckett, de Blanchot ou de Kafka par exemple. Ce lecteur-là n'est pas trop déconcerté : accoutumé à d'autres règles du jeu, il délaisse le projet d'une lecture linéaire et locale qui, on l'a vu, se révèle déceptive, pour s'abandonner plutôt à une formidable décharge d'inattendu et d'imaginaire. Car le texte de Lovay, gorgé par ailleurs de sensations, foisonnant d'objets et de choses, lourd

de matérialité, parvient à transformer une apparente familiarité en une étrangeté qui s'impose et qui séduit — et l'ouverture, considérée comme sous-ensemble, contient en cela la loi de l'ensemble.

L'ouverture oblige d'emblée à renoncer à une lecture identificatrice ou unificatrice qui ne délivrerait rien. Le lecteur, ici, ne capitalise jamais du sens mais se voit sommé à une dépense sans contrepartie<sup>29</sup>, ce qu'il apprécie généralement peu : il est trop habitué peut-être à bien « placer » sa lecture afin qu'elle lui rapporte un « intérêt »... Il ne s'agit plus dès lors de tenir pour téréatologique un texte qui se joue ainsi du « vraisemblable référentiel »<sup>30</sup>, mais de rompre seulement avec un contrat habituel de lecture — ici parodié — pour entamer le jeu de gratuité.

Le vertige stimule parfois le désir et le plaisir de lire...<sup>31</sup> Et certaines ouvertures qui font échec et mat, d'autres le savent bien, sont une invitation à recommencer la partie.

*Jean-Paul Paccolat*  
Genève

#### NOTES

- 1 Les trois récits de Jean-Marc Lovay qui m'occuperont ici sont :  
— *Les Régions céréalières*, Paris, Gallimard, 1976.  
— *Le Baluchon maudit*, Paris, Gallimard, 1979.  
— *Polenta*, Paris, Gallimard, 1980.
- 2 Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 21.
- 3 Jacques Chessex, « Ouverture » in *Écriture*, 6, Lausanne, 1969, p. 15.
- 4 Monique Pétillon, « Les noires extases de Jean-Marc Lovay » in *Le Monde*, 8 mars 1979.
- 5 Georges Anex, « Une fiction absolue » in *Écriture*, 14, Lausanne, 1978, p. 79.
- 6 Nadine Sautel, « Jean-Marc Lovay : le baluchon maudit » in *Le Magazine littéraire*, 147, avril 1979, p. 40.
- 7 Gilbert Meyrat, « Lire Lovay » in *Repères*, 4, Lausanne, 1982, p. 155.
- 8 Shoshana Felman, *La Folie et la chose littéraire*, Paris, Seuil, 1970, p. 283.



- 9 *Le Grand Larousse de la langue française* (vol. 2, p. 1647) nous rappelle en effet que le verbe « entamer » vient du bas-latin « intaminare » signifiant : souiller, profaner...
- 10 Philippe Hamon, « Narrativité et lisibilité » in *Poétique*, 40, novembre 1979, p. 454.
- 11 Voir l'interview de Thomas Bernhard publiée dans *Le Monde* du 7 janvier 1983.
- 12 Dans la mesure où le texte, tout en respectant les codes, joue de l'inversion, défait le sens par la contrefaçon; cette problématique a été posée par Claude Reichler dans *La Diabolie*, Paris, Minuit, 1979.
- 13 Philippe Hamon, « Texte littéraire et métalangage » in *Poétique*, 31, septembre 1977, p. 277.
- 14 Sur ce point, on se reportera au travail d'Antoine Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979, (séquence VI : « L'écriture brouillée »).
- 15 Philippe Hamon, « Texte littéraire et métalangage » op. cit., p. 277.
- 16 Denis Ferraris, « Quaestio de legibilibus aut legendis scriptis » in *Poétique*, 43, septembre 1980, p. 290.
- 17 Philippe Hamon, « Texte littéraire et métalangage », op. cit., p. 273.
- 18 Cf. sur ce point : Lucien Dällenbach, « La lecture comme suture » in *Problèmes actuels de la lecture* (Colloque de Cerisy), Paris, Editions Clancier-Guénéaud, 1982, pp. 35-47.
- 19 Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, p. 162.
- 20 ibidem, p. 188.
- 21 Olivier Beetschen, « Jean-Marc Lovay ou la vérité concave » in *Belles-Lettres*, 3/4, 1979, p. 78.
- 22 Philippe Hamon, « Texte littéraire et métalangage » op. cit., p. 281.
- 23 Gérard Genette, « Vraisemblance et motivation » in *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, p. 96.
- 24 Roland Barthes, op. cit, p. 162.
- 25 Antoine Compagnon, op. cit, p. 82.
- 26 Philippe Hamon en a fait d'ailleurs l'inventaire dans une « Note sur les notions de norme et de lisibilité en stylistique » in *Littérature*, 14, mai 1974, p. 121.
- 27 Résistance en laquelle Lucien Dällenbach voit un indice de « modernité » : « La modernité d'un texte se mesurant entre autres à la résistance plus ou moins vive que celui-ci oppose à la visée unificatrice d'une lecture qui fait de la complétude et de la cohérence ses postulats de base, l'on articulera la relation texte-lecture en termes de rapports de force et l'on se demandera qui, de l'un ou de l'autre, est destiné à l'emporter » : dans « La bribe et la rime » in *Furor*, 3, mai 1981, pp. 47-48.
- 28 Roland Barthes, op. cit., p. 162.
- 29 Denis Ferraris, op. cit., p. 287.
- 30 Philippe Hamon, « Note sur les notions de norme et de lisibilité en stylistique », op. cit., p. 121 et du même : « Note sur le texte lisible » in *Missions et démarches de la critique*, Paris, Klincksieck, 1973, pp. 827-842.
- 31 Ross Chambers, « Le texte difficile et son lecteur » in *Problèmes actuels de la lecture*, op. cit., p. 84.